

Croire aujourd'hui

●●● **Luc Ruedin s.j.**, Villars-sur-Glâne
Accompagnateur des exercices spirituels

théologie

L'homme contemporain est soumis à rude épreuve. Dieu s'est absenté du monde. La perte de référence à la tradition, au progrès et l'effacement des métarécits qui donnaient le sens collectif le livrent à la solitude existentielle. La raison technicienne hypertrophiée ne répond pas à son besoin de sens. Travaillé par le doute, intimé à se situer éthiquement dans une société sans repères fixes, il est mis en demeure de justifier son existence. Face à son destin, il doit en assumer seul la charge, menacé de « la fatigue d'être soi ».¹

Le croyant n'échappe pas à cet humus culturel. Son espace de foi - rites, croyances, etc. - se vit dans une culture asséchée de représentations religieuses. Son langage religieux est perçu comme abscons et incompréhensible. L'indifférence ambiante le provoque. Le repli communautaire le guette. La culture de l'épanouissement personnel à tout prix l'influence. Dans cet univers désenchanté, provocateur de réactions contrastées - fondamentalisme religieux ou athée et mutisme de l'indifférence -, la néo-religion de l'homme contemporain est résolument individualiste. Loin des dogmes et des institutions, il cherche par la science, l'art ou la spiritualité à donner du sens à son existence.

Aujourd'hui, l'homme ne souffre pas tant de transgresser la Loi (Œdipe, péché) que d'avoir constamment à se justifier et à se créer. Ce n'est pas tant le Surmoi qui l'opprime que son idéal du Moi qui le met au défi : défi d'être lui, de se réaliser, de s'accomplir. Ainsi, pour le chrétien contemporain, le péché n'est pas tant lié à la faute morale qu'au fait de ne pas réussir sa vie. Sa blessure n'est pas de rupture relationnelle mais de besoin narcissique. S'il refuse à juste titre le légalisme ancien, il entre sans s'en rendre compte dans un autre légalisme : celui de la réussite à tout prix. Il se sent coupable de ne pas être soi !

L'homme tragique

Cet esclavage est plus féroce que l'oppression de la Loi, car l'homme devient alors son propre juge et ne peut trouver secours extérieur. Abandonné à lui-même, fragmenté par de multiples sollicitations et fatigué d'avoir à justifier son existence, il a le sentiment d'être soumis à un destin aveugle. Son angoisse n'étant pas jugulée par le désir et l'interdit structurant de la Loi, elle se révèle plus archaïque que celle de ses ancêtres.

L'homme contemporain n'est donc pas tant coupable de transgression qu'intimé à remplir coûte que coûte son vide existentiel. Il souffre plus d'une pathologie du narcissisme, de dépression et de

Intersubjective et relationnelle, l'identité chrétienne se trouve grâce aux autres et au Tout-Autre. Le sens est donné et découvert plutôt qu'inventé, et ceci non pas dans une volonté de combler le vide, mais dans une confrontation et un passage par celui-ci. L'homme crucifié en indique la voie.

1 • **Alain Ehrenberg**, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob 1998, 318 p.

Jacques Arènes,

- *Croire au temps du Dieu fragile. Psychanalyse du deuil de Dieu*, Paris, Cerf 2012, 394 p.

- *La quête spirituelle hier et aujourd'hui. Un point de vue psychanalytique*, Paris, Cerf 2011, 402 p.

manque de reconnaissance, que d'une névrose liée à un Surmoi omniprésent. Dans cet univers tragique où il doit se réaliser à tout prix, sa quête est plus celle de l'épanouissement personnel que du bonheur en société. Il cherche l'intensité émotionnelle qui lui donnera le sentiment d'exister pleinement. Ne se fiant qu'à son expérience, son refus d'une référence extérieure institutionnelle intensifie encore son angoisse de solitude. Ne pouvant correspondre à cet idéal du Moi, il se découvre blessé de ne pas être lui-même.

Il cherche alors à s'accomplir par diverses méthodes de développement personnel, repoussant toujours plus loin son exigence narcissique. Conforté par une idéologie libérale et une anthropologie rousseauiste qui croit à la perfectibilité, il est en recherche d'une intensité d'être qu'il identifie à son authenticité. Fuyant l'épreuve de la limite, de la souffrance et de la mort, il se bâtit un imaginaire dans lequel il trouve refuge. Tragique, puisqu'il ne peut compter que sur lui-même pour accéder à un bonheur qui lui est refusé, il est tout autant blessé de ne pouvoir correspondre à son image idéale, que par les inévitables blessures que la vie lui impose.

Fuite dans l'indifférence

Dans ce monde désenchanté et chaotique, l'homme peut désinvestir la quête de sens. Par désespoir de devoir assumer le tragique de son existence, il peut se réfugier dans l'indifférence. Celle-ci anesthésie le devoir d'être soi et l'angoisse d'exister, et désamorce l'exigence d'avoir à se créer son propre espace de croyance.

Echouant à élaborer psychiquement le deuil de l'absence culturelle de Dieu, l'indifférent, face aux épreuves du réel

qui le rattrape, peut soit subir passivement son destin soit se lancer dans la recherche d'un sens à tout prix. Il peut aussi se rendre radicalement indifférent à la vie en adoucissant sa beauté cruelle : « Un peu de poison par-ci par-là : cela donne des rêves agréables. Et beaucoup de poison pour finir : cela donne une mort agréable ! »²

A l'image du dernier homme, notre culture contemporaine ne sait plus penser positivement la négativité (limites, mort) de l'existence. Elle anesthésie la dureté du réel. Le chrétien, lui, est invité à faire place au non-sens de l'existence : il le nomme *mal* et *péché*. Pour lui, le vrai soi se découvre dans un processus de vie qui ne fait pas fi de l'épreuve du réel. Il est cette forme dynamique qui cherche son existence entre quête du sens et orientation de soi par l'appel d'un Autre.

La Croix, lieu de passage

Face à l'apathie de l'indifférent qui n'ose s'engager dans la faille du Sens et aux fondamentalistes athées ou religieux qui en bouchent l'horizon, l'attitude du croyant³ déploie une disponibilité à l'événement de la Croix. Par elle, il attend d'être transformé.

Le croyant ne nie pas ce vide ni ne le remplit. Il lui donne toute sa place puisqu'il constitue « existentiellement » sa part manquante. Entre le Jésus crucifié du Vendredi saint et le Christ ressuscité du dimanche de Pâques, il vit le Samedi saint de l'attente.

2 • **Friedrich Nietzsche**, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Poche 1972, p. 27.

3 • Proche de celle de l'agnostique, à la différence qu'à la suite d'un appel, il s'engage crucialement dans la Relation.

Ce vide par-delà la croyance est constitutif de sa foi. En cet espace d'attente, il croît vers la rencontre singulière et inattendue qui l'invitera à devenir ce qu'il est : fils et fille de Dieu. Son identité est fragile car relationnelle, mais c'est là aussi sa force. Il se distingue ainsi de l'identité molle de l'indifférent ou dure du fondamentaliste.

Dépendant d'une relation qui lui donne paradoxalement sa véritable autonomie, il advient ainsi, par un Autre, à lui-même. Fragile et incertaine car ne dépendant pas de lui, sa foi l'expose à devenir l'hôte d'un Autre qui le fait vivre. Sa spiritualité ne désinvestit ni ne clôt la complexité du réel tragique. Elle l'invite à le transformer.

La Croix du Christ, principe de réalité, conduit le chrétien au-delà du souci religieux d'être protégé et consolé. Lui donnant une voie pour assumer la violence de la souffrance et de la mort qui marquent sa vie, elle en subvertit la signification mortifère : ses épreuves ne sont plus obstacles mais lieux où la divine douceur investit, au creux de l'abîme, toute son humanité.

Clef de son existence, la Croix donne au croyant de vivre, dans la foi, son existence mortelle. Elle condense son unicité et le libère de la peur de mourir. Pourquoi ? Car sur la Croix, le Christ est le symbole du narcissisme transformé. Il réalise ce qu'il signifie ! Tenant son existence du Père, il renonce à l'autarcie à laquelle l'invite l'idéal du moi. Accédant par l'Esprit saint à lui-même dans la relation au Père, il défait du même coup les images d'un Dieu solitaire, sacré et tout-puissant. Il invalide aussi la représentation d'un Dieu explicatif et « rétributif ».

Loin d'être doloriste, la Croix permet donc au contraire d'affronter activement les crises. Médiation du passage de la mort à la Vie, elle est outil d'un vrai dé-

veloppement personnel : elle permet de traverser le non-sens par un surcroît de sens offert et reçu. Opportunité spirituelle, elle ne permet ni d'expliquer ni de comprendre, mais elle ouvre un espace relationnel où il devient possible d'affronter les épreuves et d'élaborer le deuil. Loin de la toute maîtrise du Moi idéal, elle consent à un non-savoir, à un abandon qui donne accès à la grâce d'un pardon possible. Invitant à adopter un autre regard, celui du Christ, elle donne d'assumer les contradictions et les impasses de la crise. Paradoxe dynamique, puisque la vie et la mort sont en même temps et sous un même rapport en tension, au profit de la Vie. La Croix est le lieu d'une transformation, d'un basculement psychique qui trouve sa source au fond de l'âme.

L'expérience que fait l'homme de ce passage apaise l'angoisse de la mort par une surabondance de Vie. Par cette conversion, une nouvelle naissance devient possible.

Le converti

Retourné intérieurement et décentré de lui-même par une charge émotionnelle empreinte de paix et de joie qui transfigure la violence, le converti est éveillé par cette interpellation. Il vit ce retournement à la fois comme un arrachement douloureux à lui-même et un consentement lui procurant paix et joie. Il passe alors d'une vie qui lui semblait absurde ou insignifiante à une existence pleine de sens.

Ce retournement peut signifier un changement radical de vie ou un rehaussement qualitatif de l'existence. Rendu disponible par cet Appel qui le constitue essentiellement, il est devenu capable de l'entendre. Il y a désormais pour lui un *avant* et un *après*.

théologie

Toute conversion, qu'elle surgisse par une révolution ou se déroule dans un processus de maturation, présuppose ce choc initial. Son objet peut être religieux (conversion à l'islam, au bouddhisme...) ou non (à l'écologie, au tiers-monde...).

Ce choc est une condition nécessaire mais non suffisante pour qualifier ce que vit le chrétien. Celui-ci décèle à l'origine de ce mouvement de conversion la présence de l'Esprit du Crucifié. Cette présence lui permet d'identifier d'où vient sa conversion et va baliser son cheminement. En effet, ce changement radical de pensée et d'agir (*metanoia*), ce retour à l'Origine (*epistrophé*) est décision pour Jésus-Christ. Le converti vit un renversement des valeurs qui trouve sa source en l'amour gratuit de Jésus crucifié et ressuscité et qui lui donne de renoncer à la perfection imaginaire que lui imposait son idéal du moi.

Ce n'est donc pas par ses propres forces, par des techniques de méditation ou par des connaissances reçues d'un maître ou d'un initié que le chrétien trouve Dieu. Il se « retourne » vers Jésus car il a été « retourné » par lui. S'il adopte des comportements nouveaux, ses mœurs expriment toujours une référence permanente à Jésus mort et ressuscité qui lui donne son Esprit : « Aimez-vous les uns les autres » *mais* « comme mon Père vous a aimés », « Je vous donne ma Paix » mais « pas comme le monde la donne », « Soyez un » mais « comme mon Père et moi nous sommes un ».

Pour le converti chrétien, Jésus est le moyen, l'origine et la fin (« Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie ») qui le renvoie, dans la logique de l'Incarnation, aux autres, aux tâches de la vie terrestre. Cette dimension horizontale du service des frères se réalise dans une communauté, l'Eglise, qui est la matrice où la

conversion première prend forme. Par l'écoute de la Parole, la célébration des sacrements, la participation à la vie communautaire, il devient membre du Peuple de Dieu, du corps du Christ et temple de l'Esprit.

L'accueil

En spiritualité chrétienne, la question fondamentale n'est donc pas celle de l'accomplissement de soi, mais bien de la déprise de soi et de l'accueil. Car le fondement du « je suis » n'est autre que l'amour dont Dieu aime l'homme et qui est sa véritable demeure. Par-delà l'homme coupable ou l'homme tragique et blessé, le chrétien est avant tout un homme transformé par la découverte de l'amour tout-puissant de Dieu, qui le rend libre de lui-même et apte à accéder à son unicité.

« Dieu s'efface en renonçant à être tout. Ce renoncement est son être même, nullement un épisode. C'est la toute-puissance d'un absolu renoncement à soi, lequel constitue Dieu en son être trinitaire - chaque Personne n'étant soi que par et pour les autres -, qui est créatrice de libertés. A la faveur de cette humilité, des créatures peuvent être en elles-mêmes et par elles-mêmes. En rigueur de terme, Dieu les donne à elles-mêmes. C'est dire qu'il se livre à fond en les voulant autres, non prolongement de soi. »⁴

L. R.

4 • François Varillon, *L'humilité de Dieu*, Paris, Centurion 1974, 162 p.